



Le Dr Marc Couturier en consultation avec une patiente.

La médecine de mon père

Le système de santé est dépassé, ne répond plus aux besoins de la population

MARC COUTURIER

L'auteur est omnipraticien à Gatineau.

Récemment, à la fin d'un quart de travail aux urgences de notre clinique, fatigué, frustré et désabusé de notre système de santé des années 2000, je me suis spontanément mis à rêvasser au passé.

Je me suis souvenu d'un voyage dans un ancien véhicule à chenille Bombardier en contre-plaqué avec mon père et mon jeune frère. C'était au début des années 50, j'avais alors peut-être 6 ou 7 ans. Mon frère et moi accompagnions notre père, médecin, chirurgien, faisant de la pratique générale à la campagne, dans une visite à domicile vers un village situé à quelque 15 ou 20 milles de notre demeure. C'était tout un voyage pour des enfants comme nous. Le chauffeur du véhicule ne se souciait pas des clôtures qui séparaient alors les champs. Il passait tout simplement par-dessus, la neige étant abondante et à perte de vue. L'inconfort des bancs de bois était compensé par la chaleur confortable d'un petit poêle à bois ajouté non par l'inventeur, mais par le propriétaire du véhicule. Si ma mémoire est fidèle, c'était en fin de journée ou en soirée. Le soleil était couché. La lune éclairait les champs devant le Bombardier, compensant les faibles phares du véhicule d'époque.

Une fois la visite médicale terminée, nous étions repartis dans le

calme de la nuit et il me semble que cette visite médicale avait été payée « en nature » avec quelques produits de la ferme où vivait le patient qui avait nécessité les soins d'un médecin. Le véhicule Bombardier était bruyant, lent, mais il m'apparaît que c'était plus calme que la salle d'urgences que je venais de quitter.

Un débit incessant

Le service d'urgences de la clinique où je travaille est débordé. Nous recevons un débit incessant de patients dont la très grande majorité n'a pas de médecin de famille. Cela rend le suivi impossible et nous devons l'assumer, du moins jusqu'à stabilisation du problème. Nous devons quotidiennement jongler avec des besoins urgents, une clientèle très lourde et un système de santé qui répond de moins en moins aux besoins de la population qu'il doit desservir.

Nombreux sont les patients qui vivent depuis longtemps avec leurs symptômes et chez qui nous diagnostiquons régulièrement des diabètes non connus, des hypertension artérielles souvent très importantes tout comme, régulièrement sinon quotidiennement, des cas d'anxiété généralisée ou de dépression majeure que nous devons traiter et suivre un certain temps faute de médecin traitant ou d'accès dans le réseau de la santé.

Chaque jour, nous devons nous battre, bec et ongles, afin d'obtenir ce *scan* urgent ou cette consultation qui ne peut attendre dans une spécialité ou l'autre, de faire faire une radiographie lorsque la clinique privée de radiologie est fermée ou de tenter d'accélérer la chirurgie pour un patient en attente depuis des mois et qui n'en peut plus de sa maladie et de cette attente interminable.

Chaque jour, nous sommes aux prises avec cette réalité : le système de santé est dépassé, ne répond plus aux besoins de la population et les autorités semblent incapables de le remettre sur les rails et de le relancer.

Une journée horrible

Ce vendredi fut une journée horrible et, selon l'expression populaire, « c'était l'enfer ». J'ai tout vu ! Des patients se pointant à notre clinique parce que le médecin traitant avait annulé un rendez-vous prévu pour le matin, que l'individu en avait assez de souffrir et d'être malade et qu'il ne voulait pas attendre les deux ou trois semaines additionnelles.

D'autres présentant des problèmes non urgents mais ne pouvant rencontrer leur médecin traitant, ni en urgence ni sur rendez-vous,

avant des mois. Tentatives infructueuses de rediriger un patient en état de santé mentale détériorée et requérant plus qu'un service de première ligne. Suivi de plaies demandé par le CLSC, aucun médecin pour le faire à cet endroit. Le lot du quotidien, mais peut-être un de trop dans cette série incessante de jours qui se suivent et se ressemblent devant sans cesse travailler en marchant sur des oeufs, tentant constamment d'équilibrer les services que nous pouvons offrir face à une demande de plus en plus grandissante, de plus en plus lourde et de moins en moins prise en charge. Et tout cela en essayant de garder le sourire sans perdre patience.

C'est incroyable à quel point, en ce vendredi, je m'ennuyais de la pratique médicale de mon père, de ce vieux Bombardier à chenille, traversant les champs pour se rendre lentement dans le calme et la tranquillité de la nuit, vers une ferme où l'attendaient le respect, la gratitude, la reconnaissance de sa compétence ainsi qu'une bonne soupe ou un bon café chaud ! La nuit était froide mais le poêle à bois savait nous réchauffer. La ferme semblait éloignée mais nous avions tout notre temps. Le paiement n'était peut-être pas à la hauteur du service rendu mais au moins il venait du cœur et mon père revint certainement chez nous confortablement enveloppé de cette chaleur humaine qu'on lui avait démontrée.